



Présentation

Jean-Marc Gouanvic

Volume 9, numéro 2, 2e semestre 1996

Parcours de traduction
Pathways of Translation

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037256ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/037256ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association canadienne de traductologie

ISSN

0835-8443 (imprimé)
1708-2188 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Gouanvic, J.-M. (1996). Présentation. *TTR*, 9(2), 7–12.
<https://doi.org/10.7202/037256ar>

Présentation

Depuis une bonne dizaine d'années, on assiste à l'autonomisation progressive de la traductologie en tant que *champ* des sciences humaines. Les signes de cette autonomisation sont institutionnels : création de programmes de doctorat en traductologie (dont, récemment, ceux de l'Université Charles de Prague et de l'Université d'Ottawa), fondation de revues et de collections spécialisées, d'associations nationales et internationales, tenue de colloques et de congrès en nombre croissant. Quelle que soit l'idée qu'on se fasse de ce qu'est ou de ce que doit être la traductologie, on ne peut que constater ce mouvement.

La traductologie n'en cherche pas moins ses « marques » distinctives. L'un des maîtres-mots est à cet égard *Interdiscipline*. Et il est vrai que les traductologues puisent dans de nombreux champs du savoir – des diverses branches et approches de la linguistique moderne aux théories littéraires, en passant par la psychologie, l'anthropologie, la sémiotique... Cette conception « interdisciplinaire » quelque peu éclatée paraît aller à l'encontre du mouvement constaté plus haut. En fait, même si la traductologie semble en dérive constante par rapport à son objet, les traductologues ont aujourd'hui tout pouvoir pour établir l'ordre du jour de leur discipline; ils disposent des moyens pour débattre de la problématique légitime en théorie et histoire de la traduction et pour déterminer ce que la traductologie peut et doit être. Discipline « interdisciplinaire » ? Discipline spécifique ? Les deux conceptions ne sont pas nécessairement contradictoires, dans la mesure où l'on ne perd pas de vue que la traduction travaille sur de l'« interlingual »; car, cela, aucune autre discipline ne le prend *sérieusement* en considération.

L'avenir de la traductologie est-il dans la multiplication de ses approches ? Est-il dans une forme ou une autre d'intégration de ses diverses tendances ? Dans une « traductosophie », rencontre réflexive de la traduction et de la philosophie ? Ou tendons-nous vers une traductologie générale, un peu comme il existe une

linguistique générale, avec une pluralité d'approches ? Quoi qu'il en soit, l'avenir de la traductologie dépendra de l'existence ou de la non-existence d'un champ spécifique et reconnu comme tel. La traductologie ne sera en mesure de se développer que dans et par l'action des professeurs, chercheurs, éditeurs, directeurs de collections, rédacteurs de revues, membres de comités de lecture, critiques, etc., qui sont en position de définir la problématique légitime pour la discipline en émergence et construire ainsi un champ traductologique.

De quoi ce numéro de *TTR* est-il fait ? Il est un peu à l'image de la pluralité qui caractérise la traductologie aujourd'hui. C'est un numéro non centré sur une thématique : il regroupe des articles sur *l'histoire de la traduction, la traduction de la littérature narrative, poétique et théâtrale* et sur *l'évolution des usages du terme « technique »*. En voici un aperçu axé sur le cadre historique ou théorique et sur le type de questions posées.

Houria Daoud-Brikci analyse, à partir du paratexte de ses traductions, le traitement subi par l'un des textes clés de la rencontre culturelle entre l'Orient et l'Occident, la *Description de l'Afrique* (1525; original en arabe perdu) de Léon l'Africain (de son nom d'origine, Hassan Ben Mohammed el-Wezzân ez-Zayyâti, né vers 1490 à Grenade). L'auteur de l'article suit l'œuvre dans ses avatars traductionnels depuis la version italienne de 1550 jusqu'à la traduction française (réalisée à partir de la version italienne) d'Alexis Épaulard en 1956, en faisant ressortir les manipulations eurocentristes subies par le texte de Léon à travers ses multiples traductions.

Mawly Bouchard suit l'héritage du *De vulgari eloquentia* de Dante (début du XIV^e s.) en Italie dans son projet d'« illustrer » la langue vulgaire. Boccace, premier disciple de Dante avec la *Teseida*, sera traduit en Angleterre par Chaucer (« The Knight's Tale »); en France par un traducteur anonyme du XV^e s. (*Thezeo*) et par Anne de Graville (*le Beau romant des deux amans Palamon et Arcita et de la belle et saige Emilia*, texte peu connu du XVI^e siècle).

Benoît Léger analyse la notion de *fidélité* dans la première moitié du XVIII^e s. pour en délimiter les contours: à quoi Houdar de La Motte, Anne Dacier et surtout Desfontaines sont-ils fidèles ? Au texte de départ ou au texte d'arrivée ? Le *type* de texte traduit est-il de quelque importance dans l'application du principe de fidélité ? S'agit-il d'une fidélité à la lettre du texte de départ ou d'une fidélité au goût français ?

Sirkku Aaltonen étudie ce que deviennent les traits de la culture irlandaise dans la traduction du théâtre irlandais en finnois. L'analyse d'un corpus de huit pièces réalistes traduites montre – dans la ligne des Polysystémistes – que la traduction des traits culturels implique une manipulation/acculturation et l'auteur en conclut que les textes du corpus étudié doivent être considérés comme des produits culturels finlandais et non plus irlandais.

Quatre articles consistent en des **commentaires analytiques** sur des problèmes posés par la traduction d'œuvres littéraires.

Nicole Côté rend compte de son expérience de traduction de « Hôtel Verbano », nouvelle de Jane Urquhart, à partir d'une théorie du style littéraire fondée sur la différenciation entre style collectif d'une langue et style individuel d'un auteur. Dans un cadre général largement emprunté à Antoine Berman, l'auteure s'inspire de la linguistique guillaumienne pour distinguer dans la nouvelle à traduire les faits de langue (notamment les modes et les temps) et l'usage que Jane Urquhart en fait dans « Hôtel Verbano ».

Christine Klein-Lataud aborde les problèmes posés par le genre dans la traduction en français. L'auteure passe en revue quelques cas intéressants de disparités de genre entre certains mots en russe, allemand, anglais, portugais, japonais et en français et s'attarde à la traduction d'une nouvelle de Ruth Rendell, « The Wrong Category » ainsi qu'à un poème d'Erin Mouré, « Tricks », traduit par C. Klein-Lataud elle-même (traduction donnée en Annexe).

Françoise Brodsky commente les problèmes qu'elle a rencontrés dans la traduction de deux œuvres de l'anthropologue et romancière américaine Zora Neale Hurston. Les difficultés tiennent, entre autres, au vernaculaire noir du Sud, à son rythme traînant dans les dialogues, autant qu'au parler des Noirs de New York et à leur rapidité d'élocution. La traductrice met en évidence la nécessité dans ces traductions d'être extrêmement attentif aux traits sociolectaux du parler des personnages dans leurs éléments hérités aussi bien que dans leur inventivité¹.

Julie Adam concentre son attention sur la traduction des mots récurrents « fuck » et « fucking » (ils apparaissent trente-quatre fois) de la nouvelle « A Summer Girl » de John McKenna. Après une étude de la valeur contextuelle de chaque emploi, la traductrice propose des traductions en empruntant aux usages québécois du français.

Massiva N. Zaflo effectue une analyse sémantique de l'adjectif « technique » dans ses diverses acceptions en le comparant à d'autres termes adjacents – notamment dans l'usage qui en est fait en traduction – tels que « scientifique », « spécialisé », etc. L'auteur remonte jusqu'à l'Antiquité gréco-latine, en passant par les Encyclopédistes, pour expliquer l'évolution du concept dans ses emplois contemporains.

*

Nous sommes de ceux qui pensent que la théorie de la traduction ne peut être dissociée de son histoire. Les traductologues peuvent travailler « en image arrêtée », lorsque, par exemple, ils concentrent leur attention sur une difficulté particulière (de stylisti-

-
1. Voir aussi l'article de Bernard Vidal [décédé en 1992], « le Vernaculaire noir américain : ses enjeux pour la traduction envisagés à travers deux œuvres d'écrivaines noires, Zora Neale Hurston et Alice Walker » (*TTR*, vol. VII, n° 2, 2^e semestre 1994, pp. 165-207), écrit avant la traduction de *Their Eyes Were Watching God* de Z. N. Hurston par Françoise Brodsky sous le titre *Une Femme noire* (1993).

que comparée, etc.), sur une œuvre ou sur un auteur envisagés sous l'angle synchronique. Il n'empêche que, même si la traductologie s'attache à rendre compte de la pratique de la traduction, cela ne peut se faire en dehors de l'histoire de cette pratique. Les commentaires et les vues en coupe qu'effectuent les traducteurs ou les traductologues sont la matière première qui permet des analyses de corpus larges en vue de dégager les enjeux de la traduction dans un temps et dans un lieu donnés.

Ce numéro de *TTR* est le dernier publié sous ma houlette. À partir de juin, la revue aura une nouvelle direction. J'en profite pour exprimer ma reconnaissance aux membres de la rédaction qui se sont succédé depuis 1988, à commencer par Robert Larose, cofondateur de la revue, alors que nous étions tous deux professeurs à l'Université du Québec à Trois-Rivières, les présidents et présidentes de l'Association Canadienne de Traductologie Jean Delisle, Candace Séguinot, Agnès Whitfield, qui ont soutenu la dynamique particulière d'une entreprise d'édition scientifique et plusieurs services de l'Université Concordia, dont le soutien technique et financier a été essentiel (notre dette à leur égard est reconnue à la page de la rédaction). Je veux aussi remercier les auteurs, qui ont fait confiance à la revue en lui soumettant leurs travaux, et les experts, qui les ont évalués avec compétence et dans une optique constructive. Sans la collaboration assidue de dizaines de collègues dans de nombreux pays, la revue de l'Association Canadienne de Traductologie n'aurait pu se développer ainsi. Même si la survie d'une revue scientifique est toujours fonction de l'aide financière des universités, des fonds et des conseils de recherche publics, – et donc susceptible d'être remise en question au gré de « rationalisations » imprévues –, l'avenir de *TTR* paraît aujourd'hui assuré.

À sa dernière réunion, le comité de rédaction de la revue a – en ce qui touche la nouvelle direction – voté à l'unanimité en faveur de l'un de ses membres. Ce choix devra être entériné lors de l'Assemblée Générale de l'Association Canadienne de Traductologie qui se tiendra en juin 1997 à l'issue du congrès annuel de l'ACT.

En attendant, Annick Chapdelaine de l'Université McGill a reçu mandat du comité de rédaction de préparer avec Paul St-Pierre de l'Université de Montréal le numéro de juin que ce dernier dirige sur le thème de « Traduction et postcolonialisme ». Bon vent à la nouvelle équipe.

Jean-Marc Gouanvic
Département d'études françaises
Université Concordia